

## EXISTER EN TANT QUE SUJET PARLANT DANS L'HYPERMODERNITÉ

**Christine Fourcaud**

Université de Reims Champagne-Ardenne, Linguistique, Langue, Parole (LiLPa, UR 1339), France

christine.fourcaud@univ-reims.fr

ORCID : 0000-0001-5147-2284

### Abstract

#### Existing as a speaking subject in the hypermodernity

In hypermodernity, the systematic transformation of temporal structures, the endogenous logic of growth and dynamism, and digital interactions are creating a new mode of being-in-the-world, and reshaping the connection between the speaking subject and their subjectivity. The analysis then focuses on the following themes: (digital) de-subjectification, symbolic violence and semiocapitalism; the denial of otherness and the ethics of the speaking subject. De-subjectification has both an existential and a politico-ethical dimension. In a digital ecosystem, discursive subjectivities are subject to algorithmic intelligence, which results in their formatting and reduction to the status of commodities. This is related to two concepts: the de-territorialisation of flows (Deleuze and Guattari) and semiocapitalism (Berardi). Besides, hypermodernity is characterised by a profound denial of otherness and the confrontational engagement with the Other, while disembodied communication fosters violence. A constructive definition of hypermodernity should emphasise an openness to otherness for the speaking subject, thus preventing the modern from falling back on a world dominated by standardising technical management which would reduce language to a mere tool and the speaking subject to “a [semiocapitalist] atom in a mute and hostile world” (Rosa 2021). Thus, the challenge for language policies in Europe (and multilingualism) is to re-establish “axes of resonance” between the speaking subject (the being) and the world.

**Key words:** logos; otherness and ethics of the speaking subject; (digital) de-subjectification; symbolic violence; semiocapitalism; plurilingualism

### Introduction

Dans l'hypermodernité, la transformation systématique des structures temporelles, la logique endogène d'accroissement et de dynamisation, la relation digitale induisent une nouvelle manière d'être-au-monde. Elles transforment le rapport du sujet parlant à la subjectivité. Lorsque nous estimons être dessaisis du logos, nous ressentons une violence symbolique, d'ordre existentiel et éthique. Ce questionnement pragmatique et épistémologique nécessite une analyse de l'hypermodernité. Nous la structurerons autour des axes de réflexion suivants : désubjectivation (numérique), violence symbolique et sémiocapitalisme ; déni de l'altérité et éthique du sujet parlant.

L'hypermodernité est une tendance qui a toujours travaillé la modernité. Grâce à la numérisation et la médiatisation, les moyens d'accès au monde par voie communicative ne

cessent de s'étendre. Et paradoxalement, le sujet se vit comme relativement fermé au monde, hermétique à l'altérité. Dans l'hypermodernité, la position du sujet dans le monde n'est plus prédéfinie. Elle procède d'un phénomène de concurrence dynamique, dérégulé, contingent. Le sujet est marqué par cette incertitude dynamique, sans cesse contraint de se repositionner. Il ne peut y avoir de porosité ni d'imbrication entre lui et le monde. Cela provoque la crainte d'une aliénation croissante, d'un vide relationnel. La définition positive de l'hypermodernité doit être pour le sujet parlant celle d'une ouverture vers l'altérité. Elle doit empêcher le moderne de se rabattre sur un monde de gestion technique uniformisante, qui réduirait le langage à un simple instrument et le sujet parlant à « *un atome [sémiocapitaliste], dans un monde muet et hostile* » (Rosa).

Dès le départ, dans l'acquisition du langage, l'altérité active, l'affirmation de la subjectivité qui se manifeste dans la voix 'cordon ombilical vocal' (Macho), sont présentes et créent des relations résonantes au monde. L'enjeu pour nos politiques linguistiques consisterait donc à réintroduire des « axes de résonance » entre le sujet parlant (l'être) et le monde.

### 1. Le sujet dans l'hypermodernité : analyse de la situation

Maintes fois dans l'histoire des idées, la conception classique du sujet fut mise à l'épreuve dans le sens d'une déssubjectivation. Mais pourquoi interroger *l'existence du sujet dans l'hypermodernité* si ce n'est parce que l'on présuppose un changement de paradigmes ? Nous partons de l'hypothèse que la machinerie numérique de l'hypermodernité opèrerait une ultime transformation, qui non seulement pousserait la déssubjectivation à son paroxysme, mais serait peut-être d'une autre nature. La déssubjectivation comporte une dimension existentielle et une dimension éthique, ou politico-éthique. La première dimension questionne le rapport au monde, le rapport à l'autre, avec son mystère ; elle concerne la métaphysique. Ces dimensions furent explorées par E. Lévinas entre autres, et H. Arendt, qui théorisa les implications de l'éthique dans le politique. Pour caractériser la position du sujet parlant dans l'hypermodernité en Europe, je proposerais deux axes de réflexion :

- déssubjectivation (numérique), logos et violence symbolique ;
- altérité, sémiocapitalisme et éthique du sujet parlant.

Qu'entendons-nous par sujet ? Cerner la place assignée au sujet dans l'hypermodernité nécessite de prendre en compte l'évolution de cette notion au cours de l'histoire. Pour Descartes, fondateur des philosophies du sujet, il y a une certitude première, inébranlable : « *cogito ergo sum* ». À travers le cogito, le sujet se découvre comme « *res cogitans* ». Il a une raison, une conscience capable de dire « je », une faculté réflexive. La subjectivité cartésienne est basée sur le fait que l'homme est conscient de lui-même. L'unité et la permanence du sujet dans le temps est un principe de stabilité. Le sujet parlant, pour Descartes, est donc un être pensant comme moi :

la parole est l'unique signe et la seule marque assurée de la pensée cachée et renfermée dans les corps [...] je dis les paroles ou autres signes car les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix. (Descartes, *Lettre à Morus*, 1649)

Si l'on accepte ensuite avec Hegel que la conscience se manifeste à elle-même par le langage, alors la conscience est d'emblée parlante. Et c'est la plus haute manifestation de l'esprit. L'absolu, l'Être, se manifeste par la parole. Par le discours que les hommes tiennent sur l'Être et le monde. Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel relate l'odyssée de la conscience, son expérience de la connaissance dans le savoir absolu. Cette conception classique du sujet a été

maintes fois déconstruite, bien avant l'hypermodernité. Avec Nietzsche notamment, la théorie du sujet a évolué. Pour lui, le sujet est une illusion créée par le langage :

Quelque chose pense, mais que ce quelque chose soit justement l'antique et fameux « je », voilà, pour nous exprimer avec modération, une simple hypothèse, une assertion et en tout cas pas une certitude immédiate. (Nietzsche 1987).

Quelle conclusion linguistique en tirer ? Si le sujet n'est qu'une illusion, pour les linguistes, elle est créée par le langage. Émile Benveniste explique que si le sujet existe, c'est parce qu'il y a une subjectivité du discours. C'est donc dans et par le langage que se construit le sujet. Si l'individu n'est pas totalement maître de lui-même, il faudrait comme A. Rimbaud dire non pas *je pense*, mais *on me pense* : « C'est faux de dire je pense ; on devrait dire : on me pense. Pardon du jeu de mots. *Je* est un autre » (Rimbaud 1958). On entrevoit les influences de la théorie marxiste et de la psychanalyse qui mirent l'accent sur les circonstances extérieures et le rôle de l'inconscient.

Cela suffit-il pour dire qu'en termes de désobjectivation, la révolution numérique n'en est pas une ? Chez Hegel, le discours ne fait pas écran à l'être ; pourquoi serait-ce différent lorsque le discours est numérisé ? Quels sont les attributs du sujet classique qui sont déconstruits par le numérique ? Si la modalité d'existence du sujet parlant reste inchangée dans l'hypermodernité, elle doit être recontextualisée. Qu'est-ce qui caractérise ces face-à-face avec les technologies numériques, de la simple visioconférence aux robots conversationnels, en passant par les hologrammes plurilingues ? Posons quelques éléments qui permettront de développer nos axes de réflexion.

- L'absence d'affect et la désincarnation. Parmi les marqueurs d'intersubjectivité qui font défaut en mode numérique, il y a d'abord ceux d'ordre physiologique : le manque de stimulation neuroendocrinienne (pas de sécrétion d'ocytocine capable de juguler l'empathie ou le lien social), et la non-activation des neurones miroir. L'absence de contact physique, visuel ou interactionnel entre les locuteurs dans la communication numérique conforte le fameux effet cockpit.
- Lorsque la machinerie technologique nous livre les apparences d'une relation humaine, en nous privant de ses caractéristiques essentielles (affect, subjectivité et éthique), l'interaction semble se charger d'une violence symbolique. Nous empruntons ici la notion à P. Bourdieu. Pendant le Covid, l'Éducation nationale n'a-t-elle pas rapidement rouvert les écoles pour éviter que les enfants ne soient broyés par le déferlement numérique et pour leur redonner un environnement humain ? L'expérience de l'établissement hôtelier Henna, géré par des robots humanoïdes, est également révélatrice : les enfants, percevant l'imposture, se mettent à pleurer. Et que ressentons-nous face aux divers assistants virtuels administratifs ou de service après-vente qui, programmés avec des schémas algorithmiques de probabilité, interagissent sans comprendre ? Face au langage par traitement automatique, sans âme ni conscience ?
- Les analystes du discours numérique ne peuvent faire abstraction d'une donnée : l'écran fait écran. Tout en donnant une vision plus large que par le passé, il crée aussi une distance, une interface entre le sujet parlant et le monde (Gorce 2023). Ce qui fait écran dans la relation digitale, ce sont, d'une part, les bulles de filtres qui dominent le contexte technodiscursif. Quel que soit le domaine disciplinaire, mais particulièrement en contexte communicationnel ou journalistique, le pouvoir discursif revient à celui qui

détient les compétences numériques. Le déplacement du rapport de pouvoir est un vecteur de « violence symbolique », nous reviendrons ultérieurement sur ce concept.

- La « marchandisation du langage consiste à commercialiser des mots, ou plus exactement la proximité formelle aux mots dans des espaces linguistiques élargis, à l'aide d'algorithmes de correction orthographique et d'autocomplétion anticipant les requêtes des utilisateurs » (Crevoisier & Galateau 2022 : 13). Cette logique sémiocapitaliste assujettit et aliène le sujet parlant. Lorsque la pure dimension marchande, formelle, marginalise l'éthique sémantique, désinhibe la désinformation et la manipulation des contenus, qui deviennent de formidables incubateurs de violence symbolique, subtils et difficilement perceptibles. Cette violence se déploie avec la complicité des interactants, indifféremment instigateurs ou victimes, et invalide l'éthique discursive.
- Enfin, si l'on prend pour base la définition aristotélicienne du *lógos* (λόγος = discours + pensée, raison ; ce que les Romains traduisaient par *ratio + oratio*), l'homme seul est un « animal doué de logos ». Déléguer le langage au traitement numérique, des simples interactions écrites et vocales, jusqu'à la génération automatique, en passant par la traduction et l'ensemble du spectre langagier, signifie forcément dessaisir l'humain de cette faculté distinctive, les contenus algorithmiques, déconnectés du sens, finissant par s'autogénérer. La violence symbolique ressentie par les humains est d'ordre existentielle et éthique, c'est celle de la dépossession, de la réification d'une partie constitutive de leur être. D'une part, l'homme se décrit lui-même en langage machine, en termes de data et de flux de données, nous parlons 'une langue quotidienne informatisée qui normalise le fait de traiter l'humain comme une donnée ou une marchandise.' D'autre part, l'homme décrit la machine en termes humains, et l'ambition de créer une 'intelligence artificielle générale' nourrit les ambitions très concrètes d'entreprises comme Google ou Open AI. (Diener 2022, cité dans Cassin 2023 : 288-289).

### Qu'est-ce que l'hypermodernité ?

Si nous questionnons la philosophie sociale, il ne s'agit pas d'une « époque » qui viendrait *après* le moderne, mais bien d'une tendance qui a toujours travaillé la modernité. Les penseurs de la « French theory » des années 1970 – Foucault, Deleuze, Lacan, Barthes, Baudrillard – ont théorisé la modernité (cf. Baudrillard 1987). J. Baudrillard rappelle la genèse du concept : à partir de la Renaissance, les historiens parlent des Temps modernes. La modernité se développa à l'époque des Lumières avec la sécularisation, le triomphe de la rationalité, puis l'avènement de l'individualisme et du libéralisme qui trouvèrent leur accomplissement dans la révolution industrielle. J. Baudrillard considère que la modernité

- n'est pas un concept analytique ;
- n'est pas une révolution ;
- caractérise un mode de civilisation ;
- est une catégorie générique et un impératif culturel.

Le philosophe allemand Hartmut Rosa emploie, pour caractériser notre époque, le terme de « modernité tardive » ; la corrélation qu'il fait avec le sujet nous permettra d'en déduire ce qu'est « la subjectivité d'une époque » :

La caractéristique des sociétés modernes est de ne pouvoir se stabiliser que de manière dynamique, ce qui signifie qu'elles ont en permanence besoin de croissance, d'accélération et de condensation de l'innovation pour maintenir, selon les cas, leur

structure ou le statu quo. Cette contrainte d'augmentation a des conséquences sur le mode de vie, l'orientation de l'existence et l'expérience vitale des sujets. (Rosa 2021 : 28)

Comment sommes-nous donc entrés dans l'hypermodernité ? La sociologue Jacqueline Barus-Michel parle d'« emballement » de la modernité :

L'hypermodernité est-elle un dépassement ou une perversion de la modernité ? Je répondrai que c'est d'abord une fiction, l'abandon de la pensée pour l'image [...] un rêve de déshumanisation. L'homme hypermoderne rêve de se fabriquer lui-même. [...] L'homme moderne était un principe, l'homme hypermoderne est une fiction [...]. L'homme moderne construisait du sens, l'hypermoderne se conforme, s'insère dans un monde préconstruit à coup d'images *high tech* où le marché fait loi. [...] Le codage économique de l'hypermodernité ne code que le profit, il ne met pas à portée un langage réflexif, il ne fait pas sens. (Barus-Michel 2006 : 239, 242-247)

J. Barus-Michel décrit l'homme hypermoderne comme « le dernier avatar du stade du miroir » (Barus-Michel 2006 : 239, 242-247). Il calcule, plutôt qu'il ne pense :

Penser, c'est d'abord avoir accès au symbolique, à ce qui code le langage et en fait l'instrument de communication et de réflexion [...] Encore faut-il donc avoir accès au symbolique. Sinon, on tombe du filet par perte du symbolique, on n'a plus de mots pour se dire ni pour dire aux autres. [...] Le système symbolique qui code et structure les représentations de l'hypermodernité est réduit à la plus simple expression (flash) pour faire passer des informations courtes et frappantes. [...] La langue d'usage en est appauvrie, binaire, semblable au langage de l'informatique, reflété par le discours des politiques (le Bien et le Mal de Bush) ; elle n'est plus propre à penser, à faire du sens, mais du choc. (Barus-Michel 2006 : 247)

Nicole Aubert esquisse une piste de réflexion que nous reprendrons pour cerner comment la perte d'un discours réflexif contient en germe la violence : « l'individu peut tomber dans un excès d'inexistence lorsque la société lui retire les supports qui lui permettent d'être un individu au sens plein de ce terme » (Aubert 2006 : 8).

### **Désubjectivation numérique, violence symbolique et sémiocapitalisme**

La notion de désubjectivation ne peut pas être abordée sans questionner « la subjectivité d'une époque » (Lacan 1966), d'un individu. Que peut vouloir dire *la subjectivité d'une époque* ? Lacan emploie cette expression pour exhorter la psychanalyse à considérer que le sujet est évidemment affecté par les bouleversements qui touchent son époque. La subjectivité d'une époque est à la jonction entre les subjectivités individuelles et le collectif, entre les parlêtres singuliers et leur environnement discursif, elle se cristallise dans le langage. Dans l'hypermodernité, la relation digitale transforme le rapport du sujet parlant à la subjectivité. On ne peut pas théoriser le sujet dans son rapport au monde sans en tenir compte.

La dimension énonciative mérite ici une prise de conscience particulière : en contexte technodiscursif, la prérogative énonciative n'est plus réservée à une figure unique, l'énonciateur. Dans un écosystème numérique, la question de l'énonciation se pose différemment. Quelles sont les caractéristiques qui justifieraient un nouveau cadrage épistémologique ?

Dans un écosystème numérique, les subjectivités discursives sont assujetties à l'intelligence algorithmique, formatées et réduites à l'état de marchandises, dans le seul but de

leur attribuer une valeur fonctionnelle ou économique. Cela nous renvoie à deux notions : la déterritorialisation des flux (Deleuze et Guattari) et le sémiocapitalisme (Berardi). Le phénomène de massification lié aux flux crée une indifférenciation. Nous définirons le sémiocapitalisme comme « la transmission des valeurs capitalistes par le biais de signes » (Berardi 2015, cité dans Sénac 2021). Le sémiocapitalisme crée des rapports d'asservissement entre le sujet parlant et la machine, « en transformant l'humanité du premier en un composé sémiocapitaliste » (Sénac 2021). Il entraîne l'asservissement des subjectivités. Cette sujétion limite le sujet parlant « dans la saisie et l'expression de sa subjectivité, mais aussi dans les relations qu'il entretient avec ses propres formes [discursives] » (Sénac 2021). Prenons par exemple l'extrême simplification sémiotique avec laquelle sont filtrées, catégorisées, les réactions, émotions, pensées des internautes, pour être traduites en valeurs marchandes :

La machine technologique tend, d'une part, à réduire la sémiose des internautes à des textes, des icônes et des images prédéfinies (j'aime, émojis, GIF, mèmes) qui constituent un ensemble de modes formatés d'expression extrêmement limité. [Les internautes] sont contraint(e)s d'exprimer leurs humeurs, leurs pensées et leurs émotions à l'aide d'un nombre restreint de signes iconiques : des bonhommes sourires figés, des mains au pouce levé ou baissé, des fleurs, de la nourriture, des drapeaux du monde entier, etc. Pour Lazzarato (2006), la machine propose, par la manipulation de ces signes, une sémiotique signifiante tendant à limiter la constitution du sujet qui est présenté au sein de ces espaces numériques. Cette sémiotique réduit les qualités essentielles d'une subjectivité à des archétypes d'ores et déjà fixés par la machine, de sorte que le sujet puisse être catégorisé et classé selon différents profils prédéfinis. (Sénac 2021)

Par ailleurs, les analystes du discours numérique prennent comme marqueur central le dialogisme. En mode prénumérique, il se déduit de l'intertextualité :

[le dialogisme] est constitutif de tout discours, il gouverne toute pratique humaine et au niveau langagier c'est la relation, en production ou en interprétation, de tout discours avec d'autres discours antérieurs ou à venir, sous la forme d'un dialogue. (Oulebsir-Oukil 2022 : 152) (1)

En mode numérique, il est caractérisé par les spécificités suivantes :

- composition et délinéarisation : « les discours en ligne sont des produits composites, [...] délinéarisés par des liens hypertextes qui renvoient vers d'autres textes » (Oulebsir-Oukil 2022 : 154), à l'infini. Les éléments cliquables (hyperliens) assurent la relation d'un discours à un autre, créent une nouvelle dimension relationnelle, avec une logique paratactique. La délinéarisation résulte du caractère composite, elle instaure « un discours source et un discours cible » (Oulebsir-Oukil 2022 : 154) ;
- augmentation : « [I]es discours en ligne possèdent une énonciation augmentée. [...] La production discursive est difficilement limitée, les discours sont augmentés de commentaires, de remarques, de conversations... par d'autres et à l'infini » (Oulebsir-Oukil 2022 : 154). À cela, j'ajouterais l'incontrôlable multiplicité des destinataires (cc, bcc) sous la trompeuse apparence de personnalisation. L'énonciation collective et le mélange, la fusion des catégories, la fluidité du singulier-pluriel. Il en résulte une imprévisibilité de principe, dès lors que « forme et circulation des discours en ligne échappent au contrôle du scripteur » (Oulebsir-Oukil 2022 : 154) ;

- relationalité : « [c']est sans doute la dimension essentielle des productions numériques en contexte connecté : que les énoncés soient explicitement et matériellement liés à d'autres énoncés, imprévisibles et ouverts à des parcours de sens subjectifs, constitue une véritable évolution dans l'ordre du discours » (Paveau 2016, citée par Oulebsir-Oukil 2022 : 155) ;
- investigabilité : la « nature documentée et redocumentable » (Oulebsir-Oukil 2022 : 152) des interactions numériques permet la traçabilité et le contrôle ;
- récursivité : il suffit d'appliquer la même règle, les interactions numériques peuvent être répétées un nombre indéfini de fois puisqu'elles sont traçables et sauvegardables. Ceci modifie la nature de l'énonciation, par nature événementielle, individuelle, unique et non reproductible.

Ces caractéristiques, isolées ou convergentes, transforment la subjectivité et sont des vecteurs de violence symbolique. Les études sur la communication numérique écrite, par exemple, montrent comment, dans les interactions professionnelles, les ressorts numériques provoquent des montées en tension polémiques qui font échouer la communication (Romain & Fracchiolla 2016) :

le courriel est propice à la mésentente et au malentendu et peut devenir un procédé d'attaque et de renforcement de positionnements différenciés entre les interactants. Ceci, ajouté à la présence de témoins (destinataires en cc) et à un passif interactionnel conflictuel entre les mêmes interactants, est propice à renforcer la dégradation potentielle des relations interpersonnelles. (Romain & Fracchiolla 2016 : 13)

Certains analystes du discours numérique se concentrent sur la nature technodiscursive et dévalorisent le schéma de l'énonciation ; ils appellent à se détourner des approches énonciatives qu'ils accusent d'être « égocéphalocentrées » (Paveau 2012 ; Brassac 2004, 2006). Mais, vouloir étudier, au-delà du phénomène de surface, si l'activité langagière même est affectée dans son essence (*Sprachlichkeit*), et si cela engendre une violence spécifique, suppose de prendre en compte autre chose que la technogénéricité de l'acte de langage. Dire « je » est un apprentissage et un exercice permanent de la réciprocité, qui dévoile la présence de l'intersubjectivité (Benveniste). Il est donc nécessaire d'interroger la question de la subjectivité langagière dans une perspective ontologique.

Manifestement, lorsque le discours n'est pas (plus) pris en charge par un sujet, un étrange malaise surgit. Les études de corpus montrent que la communication désincarnée génère de la violence. Comment cette violence se constitue-t-elle ? Et quelles en sont les marques distinctives ? Si, dans l'impossible reconstruction de la subjectivité, il y a bien un malaise, un germe de violence symbolique, le phénomène est pour le moins paradoxal. Pourquoi ? La violence est constitutive de toute interaction humaine. Elle touche la matérialité des corps. Or, dans le numérique, il y a désincarnation. Comment la violence peut-elle alors s'y développer ? C'est envisageable, à condition de supposer une « violence symbolique ». La relation digitale, qui dématérialise, élude les corps, n'induit pas de dialogue, pas de parole vraie. Elle exerce donc, de son fait même, et quel que soit le contenu du message, une violence intrinsèque : celle de la dématérialisation. Dans les interactions numériques, il est dérisoire de chercher le marquage des origines énonciatives, tant il est composite. La désincarnation de l'activité langagière et l'ambiguïté des origines énonciatives sont des traits distinctifs du malaise de l'Homme hypermoderne. Tout contexte historique considéré, en quoi s'apparentent-ils au

malaise dans la civilisation, pour paraphraser S. Freud ? Est-ce l'étrangeté (*heimlich-unheimlich*) que perçoit H. Arendt, essayant de saisir l'Être de la langue ?

### **Négation de l'altérité, éthique du sujet parlant et sémiocapitalisme**

L'hypermodernité se caractérise par un déni radical de l'altérité, de la rencontre conflictuelle avec l'Autre. La psychanalyse part du constat que la rencontre avec l'altérité est devenue de plus en plus angoissante, insupportable, traumatisante. Cette tendance délétère serait portée par les instances politico-éthiques et amplifiée par nos écosystèmes numériques. Pour qualifier ce déni, qu'il considère comme une dynamique de notre époque hypermoderne, le psychanalyste canadien Martin Pigeon inventa un néologisme : « le toutalisme ». L'assonance est évocatrice, quelle proximité et quelles différences avec le totalitarisme ?

Là où le totalitarisme vise l'unité entre l'État et la société, le toutalisme vise l'unité au sein de la société. Là où le totalitarisme est porté par une ou quelques têtes dirigeantes, le toutalisme est acéphale. Là où le totalitarisme se déploie par la propagande et la force, le toutalisme se déploie par la communication (marketing) et un idéal de bien-être, héritage de la modernité. Dans les deux cas, l'altérité est l'ennemi à abattre. Ici gît son impasse : l'altérité se loge au cœur de l'homme. D'où les effets destructeurs du toutalisme [sur le psychisme]. (Pigeon)

Voilà une notion qui n'est pas sans rappeler G. Orwell : « La révolution sera complète, quand le langage sera parfait » (Orwell 1949). Lorsque l'hybris technologique de rationalisation et de domination totale investit le langage, elle modifie le rapport humain symbolique du signifiant au référent :

Le toutalisme tend à généraliser un régime symbolique qui nie le reste qui lui résiste, qui cherche à se libérer de la contrainte qui lui donne pourtant sa force de création. Il procède d'une toute-puissance du signifiant, de l'idée que tout peut se réduire, non pas à de l'articulation signifiante, mais à du signifiant, à un élément réductible, chiffrable et donc calculable. En posant que tout est calculable (ce qui est différent que de poser qu'il y ait du calculable), le toutalisme élimine l'incalculable. (Pigeon)

Le monde virtuel ainsi proposé est-il respectueux des subjectivités humaines ? Il en cultive l'illusion :

C'est la fiction d'un monde sans faille, sans impossible, sans limite. Et si, comme il est inévitable que cela arrive, une faille surgit, elle est remédiable. Une telle fiction est-elle tenable ? Sur le long terme, non, mais pour l'instant, elle tient. Elle tient toutefois à un prix subjectivement très élevé où la reconnaissance de la singularité du parlêtre (incalculable) est mise à mal et réduite à la particularisation de l'humain (calculable). (Pigeon)

Au moins deux paradoxes en surgissent. D'une part, à force de vouloir lisser, neutraliser tout ce qui pourrait donner lieu à controverse, débat contradictoire, dialogue, les idéologies identitaires hypermodernes s'exacerbent. La dérive qui en découle, dans sa forme la plus radicale, est fatale pour nos démocraties : au débat argumenté se substitue l'inquisition morale. D'autre part, nous avons vu avec H. Rosa (2) que l'instabilité permanente est une marque distinctive de l'hypermodernité ; ce qui provoque une tension : le sujet est constamment obligé



de se repositionner. « Plus la globalisation produit de l'indifférenciation, plus les modèles culturels tendent à s'interpénétrer, plus l'individu éprouve le besoin de se distinguer » (de Gaulejac 2006 : 131). Plus le sujet est fragilisé, instable, éphémère, plus il veut être hors du commun pour affirmer sa singularité ; tout en refusant de se confronter à l'altérité. Ces deux paradoxes nous conduisent à une interrogation éthique : quelle corrélation y a-t-il entre subjectivité et altérité ?

Tout ce qui peut se présenter comme figure d'altérité tend à être réduit, évacué : l'autorité, la hiérarchie, le sacré, le corps, le temps, le désir, la finitude, la présence, la différence... Mais l'altérité ne disparaît pas bien sûr ; c'est sa reconnaissance sociale qui tend à disparaître. L'homme contemporain se sent vite victime de l'Autre, du désir de l'Autre. Or, sans altérité, pas de subjectivité. (de Gaulejac 2006 : 131)

De ce questionnement ontologique surgit une interrogation éthique qui concerne l'existence et la perception du sujet parlant. À quoi la subjectivité du sujet parlant se réduit-elle lorsque les marques d'altérité sont effacées ? Que se passe-t-il lorsque, par exemple, le code QR se substitue au visage lévinassien ? Pour E. Lévinas, l'expérience d'autrui prend la forme d'un visage. Ce visage est expression, discours. C'est ce dans quoi se construit la relation, mais aussi la responsabilité éthique pour autrui. C'est une allégorie. Il y aurait, dans la totalité du visage de l'autre, le face-à-face avec un absolu : le visage est immédiatement éthique, il est porteur d'une injonction au respect. Dans la nudité du visage se concentrent l'humanité et la vulnérabilité de l'autre. C'est cette vulnérabilité qui nous oblige d'un point de vue éthique et nous décentre de nous-mêmes. Lévinas parle de l'épiphanie du visage. Une transcendance dans laquelle se manifeste l'altérité fondamentale d'autrui, comme objet de respect. Il y a dans le visage une nudité indécente, une pauvreté essentielle que l'on essaie de masquer en se donnant des poses, une contenance. Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer. Sur une image numérique de visioconférence ou sur un hologramme, j'ai tout pouvoir : j'en suis maître, je peux la défigurer à plaisir, l'embellir ou la supprimer à mon gré dans un groupe, la faire disparaître par un simple clic. La personne humaine, en revanche, ne disparaît que par sa décision propre. E. Lévinas me rappelle que je ne suis pas maître d'autrui, j'en suis l'otage, au sens où il m'oblige éthiquement parlant. La violence du numérique consisterait donc dans la désobjectivation et dés-éthisation du monde hypermoderne, corrélat de l'aliénation du sujet parlant. Le numérique ne peut rendre compte de la dimension éthique par lui-même. Pourquoi ? Parce que son discours est constatatif. Il n'offre que des descriptions symboliques, des constats, des images, des informations (informatique : traitement automatique de l'information), mais jamais de commandement, de prescription éthique qui dirait : ne tue pas. Seul un sujet moral peut entendre ou prononcer un tel interdit. Le numérique ne le peut, il est neutre moralement. Ce serait donc dans cette neutralité désobjectivante que consistent ses atouts, mais aussi sa violence intrinsèque.

### **L'hypermodernité : uniformisation technique ou ouverture vers l'altérité ? (H. Rosa)**

Les sujets de la modernité tardive sont dans un monde dynamique qui se transforme à toute vitesse. Le monde et la vie ont toujours été perçus comme mobiles et changeants (Héraclite). Cependant, « la contrainte endogène d'accroissement » (Rosa 2021 : 641) serait une caractéristique de la formation sociale moderne. Pour H. Rosa, la transformation systématique des structures temporelles induit une nouvelle relation au monde, une nouvelle manière d'être-au-monde. La logique moderne d'accroissement et de dynamisation a une conséquence sur la

façon dont les sujets prennent leur place au monde. Paradoxalement, grâce à la numérisation et la médiatisation, les voies d'accès au monde par voie communicative ne cessent de s'étendre. Mais, dans l'hypermodernité, la position du sujet dans le monde n'est plus prédéfinie. Elle procède d'un phénomène de concurrence dynamique, dérégulé, contingent. Le sujet est marqué par cette incertitude dynamique. Étant sans cesse contraint de se repositionner, il ne peut y avoir de porosité ni d'imbrication entre lui et le monde. Le sujet se vit donc comme relativement fermé au monde. Cela provoque la crainte d'une aliénation croissante, d'un vide relationnel.

L'enjeu pourtant consiste, face à l'évolution technoscientifique qui fait progresser le phénomène d'aliénation, à ne pas se laisser enfermer, mais à contrebalancer cette tendance par une quête de résonance au monde. Si l'on considère que la non-résonance au monde est ontologique, anthropologique, liée à la condition humaine (Nietzsche), l'hypermodernité n'est pas la raison suffisante pour laquelle il nous est irrémédiablement silencieux. La définition positive de l'hypermodernité doit être pour le sujet parlant celle d'une ouverture vers l'altérité. Elle doit empêcher le moderne de se rabattre sur un monde de gestion technique uniformisante, qui réduirait le langage à un simple instrument et le sujet parlant à « *un atome [sémiocapitaliste], dans un monde muet et hostile.* » (Rosa 2021 : 482)

## 2. L'altérité dans l'acquisition du langage

L'altérité est active dès le départ, dans l'acquisition du langage. Il est vain de vouloir l'occulter. L'écrivain et ethnologue M. Leiris explique comment les enfants découvrent l'extériorité de la langue. Il part de l'anecdote du « mot écorché ». Le jouet préféré de l'enfant tombe, l'enfant se précipite : ouf ! par chance, il n'est pas cassé. L'enfant exprime sa joie la plus vive « ... *Reusement !* ». Un adulte le corrige : « c'est *heureusement* qu'on dit ». Une vérité se substitue à la jubilation, l'extériorité du langage s'impose à l'intimité du sujet. L'intervention de l'adulte fait faire à l'enfant une expérience de dépossession. C'est à l'intersubjectivité du nous que se mesure dans un langage sa valeur de parole. La parole est singulière, le langage universel. Cette anecdote nous ouvre une nouvelle voie par laquelle nous pouvons essayer de saisir ce qui reste de l'essence du langage dans l'hypermodernité. Le tout-numérique a-t-il tout avalé ? Explorons comment l'enfant existe en tant que sujet parlant.

### *Lalangue* (3) reste

Comment l'enfant qui commence à communiquer dit-il son rapport au monde ? Tout commence avec *lalangue*, ce néologisme de Lacan, né d'une collision de deux signifiants *la* et *langue*. Pour Lacan, il s'agit de la langue maternelle qui, par ses modulations et sa musicalité (*la la*), nomme les premiers objets du nourrisson. En allemand, *lallen* désigne un désordre de la prononciation des syllabes et des mots, lorsque la langue disparaît et devient indistincte, comme le « *baby talk* » ou l'élocution des ivrognes. Le terme linguistique est également utilisé dans le sens de contenus sans signification communiqués délibérément. Le *Lallen* fait partie de l'acquisition du langage naturel. *Lalangue* échappe, au moins partiellement, aux lois du langage, et pourtant, *lalangue* n'est pas une langue. Alors que *lalangue* parle une certaine musique, celle de l'amour, elle reste indomptée par le cadre du langage qui parle autrement à travers ses lois : règles, limites, et donc castration. La question de *lalangue* pose des questions pour le traitement psychanalytique ; *lalangue* devrait être interprétée comme un objet vocal non identifié en psychanalyse. Lacan a fait une relecture de Freud ; le langage, et donc l'inconscient, n'est plus considéré alors comme objet de communication mais comme jouissance. Le parlêtre est l'inconscient lacanien, en tant qu'il est jouissance.

Nous avons vu comment E. Lévinas saisit la rencontre avec l'altérité, l'épiphanie du visage est un phénomène éthique et un événement métaphysique. Dans une perspective politico-éthique, le sujet parlant fait immédiatement l'expérience de l'altérité, car « la langue est le premier monde que l'on habite [...] ou la première ouverture, déjà commune, au monde commun » (Amiel 2007 : 47-48). Chez H. Arendt, l'aliénation au monde et au langage vont de pair. Elle perçoit son exil comme une déterritorialisation de son être parlant et comme l'expérience d'une dichotomie '*heimlich-unheimlich*' (familier-étrange / inquiétant). Interrogée par Günter Gaus en 1964 sur la question *Que reste-t-il ?* elle répond : *la langue maternelle reste.*

**G. Gaus :** Même dans les temps les plus amers ? **H. Arendt :** **Toujours. (Immer).** Je me disais : que peut-on y faire ? Après tout **ce n'est pas la langue allemande qui est devenue folle.** Et par ailleurs, rien ne remplace la langue maternelle. (Arendt 2015 : 34-35)

Tout semble tenir dans ce **immer-toujours**, qui qualifie ce temps de la langue. Il signifie non seulement que la langue dite maternelle est toujours là, toujours déjà là, et toujours encore là. Il suggère aussi que l'expérience du toujours et de la fidélité à l'autre comme à soi supposerait la fidélité indéfectible à la langue « familière », dirait-on en français, laissant entendre le *heimlich* allemand, et par là, la part d'*unheimlich* (inquiétant) que pouvait receler la langue allemande du Troisième Reich pour H. Arendt. Dans l'acquisition du langage, ce *heimlich* représente pour S. Freud la symbolique de l'attachement à la mère. C'est *lalangue* maternelle de Lacan, le lieu d'une nostalgie, d'une jouissance perdue. Ce serait la langue dans laquelle on pourrait tout dire, tout savoir, être totalement compris. *Heimlich* a aussi une dimension spatiale. Il évoque aussi l'ancrage territorial de la langue qui nous échappe, que l'on quitte en s'exilant. Dans notre Europe multilingue, cette dimension renvoie aux oppositions 'intimité-extériorité', 'unité-pluralité', mais aussi à la crainte de la perte :

Au premier abord, il me semblait, naïvement certes, qu'une langue était transportable par-delà les frontières, même si on y laissait des bouts, des bouts de langue que la frontière gardait captive et intraduisible. De toutes les façons, restaient les traces de cette langue première, comme ce qui reste de terre accrochée à la semelle des souliers, et ces traces ne se dérobent pas si facilement. Pourtant, on peut se sentir exilé d'une langue et celle-ci peut aussi nous exiler à son tour. (Vierling-Weiss 2006 : 11)

### **Pensée et expression se constituent simultanément**

Dans quelle mesure la désubjectivation ultime opérée par le numérique affecte-t-elle la pensée et le langage dans leur essence même ? Adopter une démarche phénoménologique peut nous permettre de comprendre comment l'enfant passe de la conscience au langage, pour exister dans le monde. M. Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception*, conçoit le langage comme une manière de transcendance par laquelle nous, humains, dépassons notre coexistence au milieu vital. Cette coexistence devient significative lorsqu'elle élève ce milieu vital au niveau d'une réalité assumée et prise en charge. Cette assomption et cette prise en charge font de nous des sujets. C'est un renouvellement radical des rapports entre pensée et langage. Entre conscience et langage, le lien est intrinsèque. Et la parole est l'une des modalités de ce dépassement de soi vers l'environnement extérieur :

La pensée n'est rien d'intérieur. Elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. Ce qui nous trompe là-dessus, ce qui nous fait croire à une pensée qui existerait pour soi avant l'expression, ce sont les pensées déjà constituées et déjà exprimées que nous pouvons

rappeler à nous silencieusement et par lesquelles nous nous donnons l'illusion d'une vie intérieure. (Merleau-Ponty 1945 : 213-214)

Pour M. Merleau-Ponty, la pensée et l'expression se constituent simultanément :

La parole est un véritable geste et elle contient son sens comme le geste contient le sien. C'est ce qui rend possible la communication. Pour que je comprenne les paroles d'autrui, il faut évidemment que son vocabulaire et sa syntaxe soient « déjà connus » de moi. Mais cela ne veut pas dire que les paroles agissent en suscitant chez moi des « représentations » qui leur seraient associées et dont l'assemblage finirait par reproduire en moi la « représentation » originale de celui qui parle. Ce n'est pas avec des « représentations » ou avec une pensée que je communique d'abord, mais avec un sujet parlant, avec un certain style d'être et avec le « monde » qu'il vise. (Merleau-Ponty 1945 : 53-54)

L'orateur ne pense pas avant de parler, ni même pendant qu'il parle. Sa parole est sa pensée. La signification dévore les signes. Jamais la parole ne renvoie à une pure pensée sans paroles :

Beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être, c'est pourquoi il peut si bien nous rendre présent quelqu'un. [...] Notre pensée traîne dans le langage [...] elle le traverse comme le geste dépasse ses points de passage [...] La parole est une perfection sans modèle, elle est la pensée. (Merleau-Ponty 1945 : 53-54)

Dans l'acquisition du langage se pose une autre question, celle du rapport symbolique à l'objet. C'est un aspect mis en évidence par S. Freud dans le *fort-da* (Freud 1915). Pour S. Freud, le jeune enfant « fait l'usage de phonèmes et de leur articulation pour substituer l'absence de signifiant à l'absence de la mère, dans le **fort-da** » (Freud 1915). La division originaire, celle de l'arrachement à la mère, c'est l'apprentissage du langage dans une langue (la langue maternelle). Le jeune enfant articule des phonèmes et la présence de ces signifiants lui permet de maîtriser (symboliquement) l'absence, de jouer avec elle et ainsi de soulager son angoisse. Il rétablit son rapport symbolique à l'objet qui n'est plus là, ce sont les phonèmes qui vont faire le lien.

Dans « La revue lacanienne », le psychiatre J.-M. Forget relate une consultation en pédopsychiatrie avec Sonia, une enfant adoptée de 3 ans qui présente des symptômes de mutisme. Est-ce un cas d'autisme ou d'attrition dans la langue d'adoption ?

Le mutisme de Sonia était sa défense à l'égard du reniement exigé d'elle de sa langue maternelle [...] il était à la mesure de la violence que lui faisait vivre son immersion dans une langue distincte de sa langue maternelle. [...] La privation du recours à sa langue maternelle la laissait sans instruments dans son rapport à l'objet, d'où les marques de désorganisations psychiques qui avaient suscité les inquiétudes initiales. (Forget 2008 : 122-127)

Pour J. Lacan, *lalangue* relève de l'acquisition du langage naturel, elle reste indomptée par le cadre du langage. En psychanalyse, « lalangue » devrait ainsi être interprétée comme un objet vocal non identifié. Nous avons vu avec M. Leiris que l'extériorité du langage s'impose à l'enfant et l'arrache à l'intimité de son existence intérieure. L'étude de cas présentée ici montre bien que le langage n'est pas un instrument, il est dans la nature de l'Homme (Benveniste).

## Quels axes de résonance pour l'hypermodernité ?

Dans son Prologue à *La Condition de l'Homme moderne*, H. Arendt met en garde contre l'impasse de la modernité. Deux principes sont communs à l'hypermodernité et au totalitarisme : tout est possible et l'homme peut être rendu superflu.

[...] il se pourrait que nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer les choses que nous sommes cependant capables de faire. [...] S'il s'avérait que le savoir (au sens moderne de savoir-faire) et la pensée se sont séparés pour de bon, nous serions bien alors les jouets et les esclaves non pas tant de nos machines que de nos connaissances pratiques, créatures écervelées à la merci de tous les engins techniquement possibles, si meurtriers soient-ils. (Arendt 2018 : 55-56)

Incontestablement, la relation digitale transforme le rapport du sujet parlant à la subjectivité. Pour autant, le langage reste ce qui articule le mieux la tension entre l'individuel et le social. Chaque parlêtre s'accapare, à sa manière, le langage dans lequel il baigne et rien n'est plus collectivement partagé que le langage. L'enjeu pour nos politiques linguistiques consisterait donc à réintroduire des « axes de résonance » entre le sujet parlant (l'être) et le monde. Dans sa théorie de la modernité tardive, H. Rosa propose une réflexion sur l'aliénation et les « pathologies » qui y sont liées, en tant qu'elles affectent en profondeur les structures sociales et l'expérience des sujets sociaux. Les sujets sont aliénés par la désubjectivation et la rationalisation techno-économique, processus par lesquels le monde devient « *silencieux, froid, indifférent, [voire] repoussant* » :

[Ce] mutisme du monde adossé à la surdité de la relation moi-monde devient alors le sujet d'inquiétude le plus persistant et le plus menaçant de tous les diagnostics de pathologies que nous trouvons dans les analyses sociales critiques de la modernité. (Rosa 2012 : 140)

Ce « *défaut d'ajustement entre le sujet et le fragment du monde* » (Rosa 2012 : 140) serait l'indice d'une subjectivité dégradée. Pour H. Rosa, la crainte d'une perte des axes de résonance, c'est-à-dire d'un mutisme du monde, serait contrebalancée par une sensibilité et un besoin de résonance toujours croissants.

## La dimension existentielle du logos

« Une langue [disait J. Lacan], n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister » (Lacan 1973 : 47). Nous avons vu que la révolution numérique n'en est pas une. Le structuralisme, déjà, montrait que la maîtrise complète par le sujet de sa propre parole (sujet cartésien, hégélien) peut être déconstruite. La souffrance de cette désubjectivation n'est donc pas propre au numérique, elle est propre au langage. Qu'est-ce qui est propre au numérique ?

Le malaise ressenti par l'humain lorsqu'il se sent dépossédé de son *logos* est d'ordre existentiel et éthique. Il a de nombreuses implications phénoménologiques, psychanalytiques et politiques. La place du sujet est fondamentalement remise en cause par le numérique. Lorsque l'informatique réduit le *logos* à un traitement automatique de l'information, il peut se passer de tout sujet : les intelligences artificielles, hologrammes, traduction automatique, reconnaissance vocale, etc., calculent sans sujet calculant. La technologie numérique vise une maîtrise rationnelle du contenu des messages, sur le modèle d'un codage, une machinerie avec des pôles 'parlant – répondant,' 'émission – réception.' Il donne aussi l'illusion d'une maîtrise

intellectuelle complète. Or, le rapport à autrui, à l'altérité radicale, n'est pas maîtrisable. L'informatique gère le niveau de correspondances signifiant-signifié. Le passage par le référentiel, la sémantique, la pragmatique, le phatique est esquivé. Le numérique occulte donc l'altérité, la non-maîtrise. Or, dans la réalité, le discours se co-construit (École de Palo Alto), le sujet se constitue dans le rapport à l'altérité qui ne se réduit pas à l'alter ego. Le traitement automatique élude la co-construction, l'échange véritable qui naît dans l'écoute ; le discours est déjà construit. Dans le langage naturel, il y a de l'arbitraire, de la mésentente, des malentendus, des quiproquos. C'est le mystère du rapport à l'autre :

Pour que les intelligences artificielles commencent à dialoguer vraiment avec les humains, il faudrait qu'elles accèdent à un savoir troué, qu'elles ne soient pas seulement paranoïaques, mais aussi névrosées, inhibées, empêchées. Comme un enfant qui hésite à apprendre à lire. (Cassin 2023 : 289)

### Exister en tant que sujet pour l'autre

Dans ses *Écrits. Champ freudien*, Lacan analyse la fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse. Nous parlons pour exister en tant que sujet pour l'autre : « Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question » (Lacan 1966 : 298). Si l'on considère avec É. Benveniste que la parole singulière est première, « *nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione* » (4), la perspective linguistique rejoint ici le champ de la psychanalyse. La parole évoque, s'adresse, elle appelle une autre voix (*vox*), une voix qui réponde. La parole est en attente de réponse. Elle est dans la dimension de l'intersubjectivité. Mais cette intersubjectivité n'est pas la continuité d'une entente, telle qu'É. Benveniste et les linguistes nous le laisseraient croire. Avec la parole et l'acquisition du langage, les enfants font l'expérience d'une coupure. Ils sont dans une dichotomie. L'approche psychanalytique nous montre que le langage est une structure autonome constitutive du sujet. Il ne le constitue pas sans le scinder, le dissocier. La première expérience que font les enfants de l'altérité dans un groupe social est performative : exister en tant que sujet pour l'autre. Nos études empiriques nous ont permis d'observer quels mécanismes sont à l'œuvre dans la construction du sujet parlant. Les enfants s'orientent en découvrant qu'ils peuvent agir sur le monde, de manière performative. Ils ont une conception relationnelle de la signification (Peirce) : c'est le procès de *sémiosis*. Elles montrent aussi la place de la parole.

Dans une perspective pragmatique, si l'on considère l'interaction, la parole est toujours adressée. Elle met toujours en jeu l'intersubjectivité. Pour É. Benveniste, « nous n'atteignons jamais l'Homme séparé du langage » (Benveniste 1966 : 156-157). Parler d'instrument pour le langage serait « mettre en opposition l'homme et la nature » (Benveniste 1966 : 156-157). Le langage n'est pas une production de l'homme, comme une pioche ou une roue. Il n'est pas second, mais constitutif de l'homme. D'où le primat du langage. Nous considérons que l'idée d'un état de nature où l'homme vivrait séparé du langage est une abstraction induite, une « pure fiction ». L'homme est toujours déjà « parlant à un autre homme ». Le langage est dans la nature de l'homme.

Comment donc réintroduire des « axes de résonance » entre le sujet parlant (l'être) et le monde ? Avec la voix, le regard et le visage (cf. Rosa 2018), H. Rosa réintroduit une subjectivité qui permet d'esquisser les contours d'une existence consolidée du sujet parlant. La voix, notamment, crée des relations résonantes au monde :

Le premier organe grâce auquel nous incitons le monde à nous répondre, c'est la voix. [...] Constater qu'il possède un organe – la voix – dont l'utilisation produit un effet

dans le monde doit être alors une découverte primordiale du nouveau-né [...] ‘Être à l’extérieur, c’est pouvoir appeler ; j’appelle, donc je suis. À partir de ce moment, exister signifie avancer dans l’espace de réussite de sa propre voix’, écrit Peter Sloterdijk, qui suppose là l’origine de la faculté humaine de langage et de symbolisation : ‘Ainsi, la genèse du symbole, tout comme la formation du Moi, commence avec la ‘formation’ vocale ; Thomas Macho et d’autres ont à juste titre attribué à la voix qui mène à l’oreille de la mère, les qualités d’un cordon ombilical vocal.’ (Rosa 2018 : 98)

### **Multilinguisme sans plurilinguisme : un acte muet**

Dans quelle mesure peut-on considérer le plurilinguisme comme une caractéristique de l’hypermodernité ? Même jugulé et contrôlé depuis la construction des États-nations, le plurilinguisme est l’identité même du continent européen. Mais, sa forme institutionnelle, moderne, promue par l’Union européenne sous forme de traité (Barcelone 2002) et déclinée dans les politiques éducatives des pays membres, est bien une manifestation caractéristique. Elle tente d’honorer la devise « unis dans la diversité », et de contenir la suprématie de l’anglais qui s’est imposé dans la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle avec la modernité tardive. Si donc notre Europe multilingue est un artefact de l’hypermodernité institutionnelle, comment le sujet parlant existe-t-il dans cet environnement ? Comment faire résonner le plurilinguisme des peuples européens ?

S’il s’agit de suggérer des axes de politique linguistique, il convient de déconstruire une première idée : les langues ne sont pas des systèmes clos. Leur apprentissage n’est pas un enchaînement additif (L1 + L2 + L3 + Ln...). C’est une mobilisation de potentiels qui permet le transfert de savoirs et de compétences (méta-)linguistiques. Méthodologiquement – la diachronie, l’étymologie, la dialectologie et les contacts linguistiques ne laissent aucun doute –, une vision ‘cloisonnante’ des compétences, langue par langue (5), peut avoir une fonctionnalité scolaire ou professionnelle – curriculum vitae, par exemple –, mais jamais elle ne rend compte de l’ontologie du langage. La dissociation est d’ordre politico-social.

S’il s’agit d’envisager les enjeux socio-éducatifs du plurilinguisme dans une perspective psychanalytique, Louis Sciarra, praticien en psychiatrie clinique et lacanien, attire notre attention sur un enjeu majeur : le « caractère polyglotte de l’inconscient », qui serait fait de plusieurs langues. Ainsi, le plurilinguisme ne concernerait pas que les enfants qui ont affaire avec plusieurs langues. Il concernerait tout sujet humain. Toute pluralité est faite d’hétérogénéités qui sont aussi extérieures. Dans ce sens, le plurilinguisme ne serait-il pas révélateur d’un « fantasme de l’origine » ?

L’enjeu majeur est de rendre compte du caractère polyglotte de l’inconscient : il est fait de plusieurs langues. Le plurilinguisme n’est pas que l’affaire des enfants qui ont affaire avec plusieurs langues. Il concerne tout sujet humain. Ce qui ne veut pas dire qu’il ne faille justement s’intéresser à ces cas de figure que nous rencontrons de plus en plus souvent dans notre clinique, ces enfants issus de langues et de cultures différentes, qui baignent dans un univers linguistique hétérogène, comme d’ailleurs dans un environnement familial, social, particulier, surtout s’il est marqué de misère sociale. Ces enfants sont amenés à composer, peut-être plus que d’autres, avec le multiple qui interroge et travaille le Un sur lequel ils ont à se constituer comme sujet. Cela se paye d’un symptôme, entre autres un retard de langage, un retard de parole, un problème d’apprentissage, mais aussi parfois une inhibition verbale, dont certaines électives, comme ces cas de mutisme extrafamilial, chez des enfants dont les parents manient une

ou plusieurs langues étrangères, et qui se confrontent à l'*Unheimlich* de la langue française à l'école. (Sciara 2015 : 47)

Le plurilinguisme ne serait-il pas une sorte de révélateur du « fantasme de l'origine », présent en chacun de nous ? Ce symptôme dont l'enfant est porteur, n'est-il pas surtout celui de son père ou de sa mère ? Dans quelle mesure est-il un symptôme induit au moins en partie par telle exigence du social, de l'école, par tel ou tel discours ambiant ? De surcroît, pourquoi les enfants de parents étrangers nous inciteraient-ils à interroger plus vivement *lalangue* à partir des traces qu'elle a laissées ? Ne serions nous-mêmes pas leurrés par notre propre fantasme de l'origine ? (cf. Sciara 2015 : 48). L'enjeu socio-éducatif consiste ensuite à savoir quel choix les enfants opèrent dans le passage d'une langue à l'autre. Celui de circuler entre les langues ? Celui d'opter pour la langue du bain social dans lequel ils baignent ? Ou celui de privilégier la mythique langue dite « de l'origine » ou « des origines » de leurs parents ? (Sciara 2015 : 48).

S'il s'agit de poser les jalons d'un vivre ensemble 'inter-esse', l'agir communicationnel, orienté vers l'intercompréhension, dépend de la voix et du langage. L'intercompréhension ne peut être obtenue que grâce à la formation de résonances réciproques créées par le langage (J. Habermas). Faire retentir la voix d'autrui dans notre corps, et inversement, est une rencontre avec l'altérité. Entendre une voix étrangère, c'est commencer par la laisser retentir en soi, sans rien dire. Nous savons depuis Aristote que « l'Être se dit multiplement » (6). Hannah Arendt parlait de la « chancelante équivocité du monde » :

S'il n'y avait qu'une seule langue, nous serions peut-être plus assurés de l'essence des choses. Ce qui est déterminant, c'est le fait 1/ qu'il y ait plusieurs langues et qu'elles se distinguent non seulement par leur vocabulaire, mais par leur grammaire, c'est-à-dire par leur manière de penser, et 2/ que toutes les langues **peuvent être apprises**. (Arendt 2005 : 57)

Dans la mesure où aucune langue ne peut jamais être considérée comme un monosystème parfaitement homogène, il existe aussi, toujours, un plurilinguisme interne. La sensibilité à la pluralité et l'acceptation de la diversité qui en découlent sont un pas important, capital. Peut-on obtenir plus ?

Affronter les différences, à commencer par celles des langues, est ce qui permet d'en tirer parti. Il importe de comprendre qu'on ne comprend pas, quand on ne se comprend pas : c'est ainsi seulement que l'on peut commencer à se comprendre. Autrement dit, ce qui compte dans la traduction, ce sont ses difficultés : en bonne herméneutique, c'est d'elles qu'il faut partir. J'ai proposé d'appeler 'intraduisibles' non pas ce qu'on ne traduit pas, car tout se traduit, mais ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire, les symptômes de différence des langues. (Cassin 2023 : 287-288)

Pour H. Arendt, la pluralité des langues est déjà donnée dans une langue singulière. « Comment comprendre ce mystère ? Comment l'équivocité peut-elle être l'effet de la pluralité des langues tout en émergeant déjà dans l'immanence d'une seule d'entre elles ? » (Renken 2021). C'est bien d'ailleurs en cela que la traduction touche à l'essence même du langage :

Toute prise de parole creuse une forme de distance par rapport à elle-même qui signe l'espace d'une traductibilité nécessaire ; et si cette distance par rapport à elle-même fait défaut ou est déniée, on a alors affaire à un langage totalement 'impliqué', qui pourrait bien être la définition du langage délirant, du langage saturé, sans distance. (Ost 2012 : 659).



Quelles peuvent être les conséquences de cette thèse pour le plurilinguisme européen ? Notre hypermodernité ne saurait oublier que la rencontre altéritaire est aussi incontrôlable que transformatrice, tant qu'elle reste de nature humaine (Castelloti 2017 : 45, 251). Aussi longtemps que la relation digitale restreindra la libre expression de la subjectivité, tant que le rapport à soi et au monde sera réifié, réduit à sa fonctionnalité sémiocapitaliste, jamais une telle conception du langage ne pourra mettre les peuples en résonance et les « unir dans la diversité » (7). Le multilinguisme des institutions sans plurilinguisme des peuples deviendra alors un acte muet, monologique, autistique. Quelle voie est-il donc encore possible d'emprunter pour exister en tant que sujet parlant dans l'hypermodernité ?

Redonner voix à ce monde, le refaire chanter, voilà qui ne relève pas de notre seule compétence, mais qui n'est pas non plus hors de notre pouvoir. Il n'est pas trop tard pour commencer aujourd'hui à œuvrer à la qualité de notre relation au monde – à la fois individuellement et ensemble, politiquement. Un monde meilleur est possible, un monde où il ne s'agit plus avant tout de disposer d'autrui, **mais de l'entendre et de lui répondre**. (Rosa 2018 : 709)

## NOTES

- (1) L'autrice donne comme références Kristeva (1967) ; Todorov (1981) ; Bakhtine (1984) ; Moirand (2006) ; Bres & Nowakowska (2011) ; Nowakowska/Sarale (2011) ; Bres, Nowakowska, Sarale & Sarrazin (2011) ; Bres (2017 : 1999).
- (2) « La caractéristique des sociétés modernes est de ne pouvoir se stabiliser que de manière dynamique » (Rosa 2021 : 28).
- (3) Orthographe lacanienne, néologisme.
- (4) [Rien n'est dans la langue qui ne fut d'abord dans le discours], Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 131. Il détourne ici l'adage empiriste « Nihil est in spirit quod non prius fuerit in sensus » [Rien n'est dans l'esprit qui ne fut d'abord dans les sens].
- (5) Cadre de référence pour les approches plurielles, CARAP : <<https://carap.ecml.at/CARAP/tabid/2332/language/fr-FR/Default.aspx>>, consulté le 08 mai 2024.
- (6) Dans *La métaphysique d'Aristote*, l'Être est un pollachôs legomenon (πολλαχῶς λεγόμενον).
- (7) Devise de l'Union Européenne : in varietate concordia.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMIÉL, A. : *Le vocabulaire de Hannah Arendt*. Paris : Ellipses, 2007.
- ARENDETT, H. : *Journal de pensée*. Cahier II, November 1950 [15], t. I ; trad. Par S. Courtine-Denamy. Paris : Seuil, 2005.
- ARENDETT, H. : *La langue maternelle*. Paris : Eterotopia, 2015 [1964].
- ARENDETT, H. : *La condition de l'Homme moderne*. Paris : Calmann-Levy, 2018 [1958].
- AUBERT, N. (dir.) : *L'individu hypermoderne*. Paris : Êres, Sociologie clinique, 2006.
- BARUS-MICHEL, J. : *L'hypermodernité, dépassement ou perversion de la modernité ?*. In : N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*. Paris : Êres, Sociologie clinique, 2006, p. 239-248.
- BAUDRILLARD, J. : *L'Autre par lui-même*. Paris : Galilée, 1987.
- BENVENISTE, É. : *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard, 1966.
- BRASSAC, C. : *Action située et distribuée et analyse du discours : quelques interrogations*. In : *Cahiers de linguistique française*, 26, 2004, p. 251-268.
- BRASSAC, C. : *Avant-propos : enaction, externalisme et internalisme, les modalités d'un débat*. In : *Intellectica* 1, 43, 2006, p. 7-9.

- CASSIN, B. (dir.) : *Le livre d'une langue*. Paris : Éditions du patrimoine. Centre des monuments nationaux, 2023.
- CASTELLOTTI, V. : *Pour une didactique de l'appropriation : diversité, compréhension, relation*. Paris : Didier, 2017.
- CREVOISIER, M. & GALATEAU, A. (dir.) : *Langage et Idéologie. Penser le devenir de la langue avec Klemperer*. Nice : Éditions Unes, 2022.
- DESCARTES, R. : *Lettre à Morus*, 5 fév. 1649. In : F. Alquié, *Descartes. Œuvres philosophiques*. Paris : Garnier, 3 t., 1963, 1967, 1973,
- FORGET, J.-M. : *Le Nom propre comme littoral*. In : La revue lacanienne, 2, 2008, p. 122-127.
- FREUD, S. : « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*. Trad. fr. S. Jankélévitch ; rééd. et revus par A. Hesnard. Paris : Payot, 1927 [1915], p. 7-81.
- de GAULEJAC, V. : *Le sujet manqué. L'individu face aux contradictions de l'hypermodernité*. In : N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*. Paris : Êrès, 2004, p. 177-200.
- GOETHE, von, J. W. : *Maximen und Reflexionen II*, 23, 91. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 2006 [1833].
- GORCE, X. : *Qui veut dégommer le dessin de presse?* In : E. Hénin, X.-L. Salvador & P.-H. Tavoillot (dirs.), *Après la déconstruction. L'université au défi des idéologies*. Actes du colloque organisé en Sorbonne les 7 et 8 janvier 2022 par l'Observatoire du décolonialisme et le Collège de philosophie. Paris: O. Jacob, 2023.
- HEGEL, G. W. F. : *Phénoménologie de l'esprit*. Trad. Fr. G. Jarczyk & P.-J. Labarrière. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, 1993 [1807].
- KOENIG, G. : *La fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle*. Paris : Éditions de l'Observatoire, 2019.
- LACAN, J. : « Fonction et champ de la parole et du langage ». *Écrits*. Paris : Seuil, 1966.
- LACAN, J. : « La logique du fantasme ». *Le Séminaire*, livre XIV. Leçon du 24 mai 1967. Paris : Seuil, 2023
- LACAN, J. : *L'Étourdit*. In : Scilicet, n° 4. Paris : Seuil, 1973.
- LACAN, J. : *La Troisième*. Intervention au congrès de Rome, 31 octobre 1974. In : *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
- LEIRIS, M. : *Biffures*. Paris : Gallimard, 1948.
- MENGUE, P. : *Peuples et identités*. Paris : La Différence, 2008.
- MENGUE, P. : *Difficultés de l'intégration européenne et crise de la démocratie*. Conférence à SciencesPo, Paris, le 17 novembre 2021.
- MENGUE, P. : *Notes inédites*. 2022.
- MERLEAU-PONTY, M : *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, Coll. « Tel », 1976 [1945].
- MERLEAU-PONTY, M : *Le langage indirect et les voix du silence. Signes*. Gallimard : Paris, 1960.
- MIDDELAAR van, L. : *Réveil géopolitique de l'Europe. Les récits des grandes puissances*. 4<sup>e</sup> conférence au Collège de France. Paris, 2022.
- NIETZSCHE, F. : *Par-delà le Bien et le Mal*. Paris : Gallimard, 1987 [1886].
- ORWELL, G. : 1984. Paris : Culturea, 2022 [1949].
- OST, F. & BARY, N. : *La traduction et le multilinguisme*. In : *Études*, 417(12), 2012, p. 653-665. DOI : <https://doi.org/10.3917/etu.4176.0653>.
- OULEBSIR-OUKIL, K. : *Le dialogisme dans les discours en ligne : analyse et procédés*. In : *Revista Heterotópica*, 4(Especial), 2002, p. 149-170. DOI : 10.14393/HTP-v4nEspecial-2022-67207.

- PAVEAU, M.-A. : *Présentation. Pour une épistémologie critique*. In : Semen [En ligne], n° 34, 2012. Accessible à : <http://journals.openedition.org/semen/9720>. DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.9720>
- PAVEAU, M.-A. : *Des discours et des liens. Les parcours technodiscursifs de l'écriture*. In : Semen [En ligne], n° 42, 2016. Accessible à : <http://journals.openedition.org/semen/10609>. DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.10609>.
- PIGEON, M. : *Le toutalisme hypermoderne I. Les conditions historiques*. Institut Européen de Psychanalyse et de Travail Social. Site : <http://www.psychasoc.com>. Accessible à : <http://www.psychasoc.com/Textes/Le-toutalisme-hypermoderne-I-Les-conditions-historiques?print>. Consulté le 01/05/2024.
- RICCEUR, P. : *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.
- RICCEUR, P. : *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Seuil, 2000.
- RIEHL, C. M. : *Mehrsprachigkeit. Eine Einführung*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2014.
- RIMBAUD, A. : « Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871 », *Œuvres*. Paris : Mercure de France, 1958.
- ROMAIN, C. & FRACCHIOLLA, B. : *Violence verbale et communication numérique écrite : la communication désincarnée en question*. In : Cahiers de praxématique, 66. Accessible à : <https://journals.openedition.org/praxematique/4263?lang=en>. DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.4263>.
- ROSA, H. : *Accélération et aliénation. Vers une théorie de la modernité tardive*. Trad. de l'allemand par T. Chaumont. Paris : La Découverte, 2012.
- ROSA, H. : *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Trad. de l'allemand par S. Zilberfarb & S. Raquillet. Paris : La Découverte, 2018.
- ROSA, H. : « 10 thèses pour comprendre la modernité ». *Remède à l'accélération. Impressions d'un voyage en Chine et autres textes sur la résonance*. Préface d'Alexandre Lacroix, trad. O. Mannoni. Paris : Champs essais, Flammarion, 2021.
- RENKEN, A. : *Traduire, relier : pluralité des langues et langue maternelle chez Arendt*. In : F. Humphreys (dir.), *Penser la traduction*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. Bibliothèque allemande, 2021, p. 47-70.
- SCIARA, L. : *Lalangue et le symptôme*. In : M. Bergès-Bouines (dir.), *Vivre le multilinguisme : Difficulté ou richesse pour l'enfant ?* Paris : Érès, 2015, p. 43-56.
- SÉNAC, C. : *Les subjectivités à l'ère du numérique : exploration des formes de vies créatives*. In : Cahiers ReMix, 2021, p. 38-51. Accessible à : <https://oic.uqam.ca/publications/publication/enquetes-semiotiques-sur-nos-formes-de-vie>
- VIERLING-WEISS, M. : *Que reste-t-il ? La langue maternelle*. In : Che vuoi 26, 2, 2006, p. 11-21.
- WANDRUSZKA, M. : *Die Mehrsprachigkeit des Menschen*. München : Piper, 1979.
- WEINERT, S. : *Beziehungen zwischen Sprach- und Denkentwicklung*. In : H. Grimm, *Sprachentwicklung*. Göttingen : Hogrefe, Verlag für Psychologie, 2000, p. 311-334. [Enzyklopädie der Psychologie Bd. 3].

### Accessible summary

This paper examines the existence of the subject in hypermodernity. Although the means of communicative access to the world are constantly expanding thanks to digitisation and mediatization, the subject paradoxically feels isolated from the world and shut off from otherness. In today's hypermodern world, digital interactions reshape the relationship between the speaking

subject and subjectivity. The ultimate digital de-subjectification generates a feeling of abandonment that has both an existential and a political-ethical dimension. The author explores how symbolic violence arises when individuals feel dispossessed of the logos, when speech is reduced to a mere communication tool and the technological machinery creates an illusion of human relationship while stripping away its essential characteristics – such as affect, subjectivity and ethics. She also shows how the de-subjectivising neutrality of digital technology, the commodification of language and semiocapitalism are eroding the “axes of resonance” between the speaking subject and the world to disappear.